

MINOS EFSTATHIADIS

Le Couteau des sables

roman traduit du grec
par Lucile Arnoux-Farnoux

ACTES SUD

pour (toutes les) Aïcha

*Tiger tiger burning bright
In the forests of the night*

WILLIAM BLAKE

LANGUE INCONNUE

Paris, 26 octobre 2018

Il vient juste de se mettre à pleuvoir, mais la rue, les voitures garées, les bâtiments, tout a l'air encore sec. L'eau prend son temps. Un homme marche d'un pas rapide, la tête légèrement baissée. Quand l'ombre mouvante apparaît à côté de lui, il est déjà trop tard. Les lampadaires de la rue Berthe sont loin, si bien qu'on ne voit pas la lame briller. Le premier coup l'atteint à gauche, au-dessus de l'estomac. Aussitôt le couteau s'enfonce de nouveau au même endroit, sans qu'il tente de l'éviter ni de lutter. Seules ses mains ébauchent en l'air un geste réflexe, se tendant pour saisir quelque chose d'invisible, quelque chose qu'elles ne parviendront jamais à toucher. Il titube. Le troisième coup de couteau, peut-être à cause du déplacement du corps, le frappe un peu plus haut. Même alors il ne fait aucune tentative apparente pour se défendre.

On entend, venant de derrière les immeubles, un bourdonnement continu, la respiration métallique de la ville. Après le quatrième coup, l'homme prend sa première et unique initiative. Il lève la tête pour regarder en l'air, tandis que simultanément il enfonce ses mains dans son manteau. Qui irait gaspiller ses ultimes forces pour tomber par terre les mains dans les poches ? Cela ressemble à un

non-sens, à un message muet lancé par-dessus les toits :
Je m'en vais, indifférent à ma fin.

Il est tombé sur le dos lorsqu'il reçoit les coups suivants. Le meurtrier n'est plus pressé. Il s'est agenouillé à côté de lui et le perfore systématiquement et obstinément autour du même point. On doit entendre au moins quelques gémissements de douleur, mais la pluie s'est intensifiée et couvre tout autre bruit. Durant quelques secondes, les deux têtes se touchent presque. De loin, le bourreau et la victime semblent sur le point de s'embrasser ou d'échanger un précieux secret. C'est parfois la même chose.

Deux jeunes gens d'une vingtaine d'années marchent d'un pas vif, pressés d'aller rejoindre leurs camarades des Beaux-Arts à une soirée. Ils sont les premiers à voir le corps affalé sur la chaussée. Aussitôt, ils reculent jusqu'au bord du trottoir et s'immobilisent. Ils tentent de lui parler, d'abord d'une voix normale, puis en criant. Le tas de vêtements grisâtres ne réagit pas, ne fait pas le moindre mouvement.

Sans oser l'approcher à moins de trois ou quatre mètres, ils appellent une ambulance. Quoique intimidés par la vue de la mort, dépouillée de l'éclat que lui confère habituellement le cinéma, ils se mettent à photographier et filmer avec leur téléphone portable. On entend l'un d'eux dire avec dépit : "Tu vas voir qu'on ne nous laissera pas les poster."

Vingt minutes plus tard, une Clio gris métallisé freine brutalement au milieu de la rue Drevet. Son conducteur l'abandonne, le moteur allumé, et s'élance sous la pluie, martelant d'un ton dur :

— Jamais sans ma putain...

Dans la voiture de patrouille, qui bloque la circulation au carrefour avec la rue Berthe, les deux policiers

en uniforme croient que Maxime Tullier jure parce qu'il n'a pas de parapluie. Ils ne peuvent deviner que "putain" est le petit nom que l'inspecteur donne à sa chère vodka, et qu'il a oublié sa flasque au commissariat. Devant le cadavre, il reste tout à coup muet et songeur. Les échappatoires ont fait long feu, les parapluies, les putains. Il est déjà trop saoul pour dire quoi que ce soit d'intelligent et suffisamment expérimenté pour pressentir que ce soir tout ira de mal en pis.

Au bout d'une demi-heure, les trois techniciens de la cellule d'identification criminelle cessent de tourner patiemment à quatre pattes autour du mort. Même si le meurtrier avait laissé des traces, celles-ci voguent maintenant à coup sûr avec les eaux de pluie en direction de la place Émile-Goudeau. Les poches de la victime n'ont pas non plus livré le moindre indice. Leur première hypothèse est qu'il s'agit peut-être d'une simple tentative de vol qui, pour une raison ou pour une autre, a mal tourné. Cela arrive parfois, surtout quand la victime offre une résistance inattendue. Pourtant ce vieil homme ne semble pas avoir lutté du tout. Il ne leur reste plus qu'à le photographier. À immortaliser la mort.

— Qu'en dites-vous ? leur demande Maxime Tullier dès qu'ils montent dans sa voiture.

— Rien. Les rues sont le pire endroit pour recueillir des indices. Vous le savez bien, monsieur l'inspecteur.

— Il faut que vous me donniez quelque chose pour commencer. N'importe quoi. Même une... idée folle.

— La pluie était avec lui, répond le plus âgé, qui travaille à la cellule de l'identification depuis trois décennies, tandis qu'une grimace de fatigue crispe son visage.

— Ça veut dire quoi, ça ? insiste l'inspecteur.

— Ce soir, le meurtrier a eu de la chance. L'eau a littéralement tout nettoyé. Et ça, il ne pouvait pas le savoir à l'avance... quelle que soit son identité.

Ce samedi 27 octobre 2018 à minuit et demi, le médecin légiste Zoran Nekić entame sa garde à l'institut médico-légal de Paris. Comme toujours, il boit une gorgée de café brûlant avant de commencer l'examen minutieux du corps de l'homme assassiné étendu devant lui. Ce soir, une curieuse symétrie attire son attention dès le premier coup d'œil. Dans la zone touchée, une série de quatorze orifices forme un cercle presque parfait. Un certain temps se passe avant qu'il rédige sa première remarque : "Toutes les blessures ont été provoquées par la même arme et leur profondeur varie de seize à vingt-neuf centimètres."

Le médecin serbe, installé définitivement en France après avoir fait son service militaire pendant la guerre en Yougoslavie, préfère écrire d'abord à la main dans son bloc-notes personnel, de sorte que son crayon reste un instant en suspens. Malgré sa longue expérience, il a cette fois du mal à déterminer avec exactitude l'arme du crime. Il suppose qu'il s'agit d'une espèce de couteau à double tranchant. Sa lame est dépourvue de dents et est plus longue, mais surtout beaucoup plus étroite que de coutume. Même les grands couteaux de cuisine ne réussissent que rarement à provoquer des blessures de vingt-neuf centimètres de profondeur. Surtout lorsqu'ils sont utilisés dans une agression en pleine rue.

Zoran Nekić hésite, passant en revue divers types de baïonnettes et d'épées. Dans ces différents cas, cependant, le diamètre des blessures devrait être trois fois plus large. Il a beau faire, il ne parvient pas à imaginer avec précision cet instrument meurtrier. Il est contraint de noter de sa belle écriture : "Un couteau acéré à double tranchant, long et effilé."

Suit un rapport détaillé sur les organes vitaux qui ont été atteints, puis vient le morceau le plus facile : “Homme blanc, mesurant un mètre quatre-vingt-quatre et pesant quatre-vingt-trois kilos. Vraisemblablement âgé de soixante à soixante-cinq ans.”

Zoran Nekić regarde le bistouri, les gants en latex, le projecteur aveuglant, les murs nus de la morgue. Depuis un moment il se dit qu’il y a quelque chose de suspect dans ce cadavre. Qu’est-ce qui relève d’un rapport d’autopsie et qu’est-ce qui n’en relève pas ? Voilà la question, à laquelle il n’a jamais trouvé de réponse satisfaisante. Les nerfs tendus et tous les sens en éveil, il traverse la pièce pour aller ouvrir l’unique fenêtre. La nuit lui semble plus calme, c’est-à-dire plus dangereuse, que d’habitude. Il n’écrira rien de plus sur le mort. Ayant participé à une guerre, il a appris qu’il faut parfois laisser le passé derrière soi, l’effacer. On le doit non pas tant à soi ou aux morts qu’aux vivants. Et si on ne peut pas ? Alors, mieux vaut l’enfouir sous des couches de bureaucratie poussiéreuse, sous l’absence d’informations, sous n’importe quoi.

Une équipe continue à enquêter dans le secteur où le crime a eu lieu. Au début, les résultats sont décevants. Les voisins, enfermés chez eux comme toutes les nuits où il pleut, n’ont rien vu, rien entendu. À une exception près.

Justine Garaud, une dame de soixante-huit ans, tarde à ouvrir la porte. Dans le salon, où il fait aussi sombre qu’à l’extérieur, règne une atmosphère saturée de lourds parfums. Sans prêter attention aux premières questions de Maxime Tullier ni allumer la moindre lumière, la maîtresse de maison, entièrement vêtue de blanc, va s’asseoir en croisant les jambes à l’extrémité du canapé en cuir. Sa voix aiguë articule les mots avec fermeté.

— Justine Garaud est professeur de piano. Elle a donné des dizaines de concerts, dont quatre comme membre titulaire de l'Orchestre philharmonique de Lyon. C'était une autre époque...

Elle fait toujours référence à elle-même à la troisième personne, ce qui donne l'impression qu'elle parle d'une vieille connaissance. Tandis qu'elle évoque sa carrière musicale passée, elle fixe le vide, au-delà de la porte-fenêtre de son quatrième étage. Simultanément, sa main droite frappe rythmiquement son genou gauche, avec peut-être un peu plus de vivacité qu'il n'est de coutume chez les gens qui regardent dans le vide. Chacune de ses paroles, chacun de ses gestes, chacun des détails de la pièce augmente les doutes de l'inspecteur Tullier. Il ne peut cependant faire autrement que rester assis en face d'elle, presque hébété, à l'écouter.

— On l'a entendu venir de loin. Ses pas avaient la cadence ancienne des classiques. Justine Garaud est sortie par la porte-fenêtre ouverte et a regardé en bas. Qui marchait ainsi ? C'était un rythme extrêmement rare. Surtout pour un homme. Presque du Chopin. Oui, il marchait dans la rue Berthe avec du Chopin dans les jambes. Tout à coup l'ombre a jailli. Pendant une fraction de seconde, ils sont restés immobiles l'un en face de l'autre. Exactement le temps que dure une pause chez Chopin. Ensuite ils ont commencé à danser ensemble. Au début il y avait une véritable harmonie. Bien sûr, cela n'a pas duré longtemps. Cela ne dure jamais. Il a mis les mains dans ses poches et s'est effondré sur la chaussée. Mais jusque dans la chute il a conservé sa grâce.

— Et l'autre, qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il n'y avait personne d'autre. Juste l'ombre. Elle s'est agenouillée aussitôt à côté de lui et ils se sont mis à faire du théâtre.

— Quel genre de théâtre ?

— Celui que Justine Garaud ne veut pas voir. Elle est rentrée dans son appartement. On ne joue pas ainsi au théâtre, messieurs ! Jamais, jamais, jamais ! Si c'était aussi rapide ou aussi cruel, alors tout le monde pourrait y arriver.

Quand Justine Garaud referme la porte derrière lui, il est presque une heure et demie du matin. Maxime Tullier descend l'escalier de l'immeuble l'esprit bien plus confus et troublé que lorsqu'il l'a monté. Les trois verres de liqueur de menthe qu'il a bus en compagnie de l'unique témoin visuel ne sont pas seuls en cause. Ce qui le dérouté encore davantage, c'est la description qu'elle s'est obstinée à donner du meurtrier. Une ombre. Chaque fois qu'il lui a posé la question, que ce soit directement ou indirectement, il a obtenu exactement la même réponse.

L'inspecteur sort et fait quelques pas pour aller se placer à l'endroit précis du meurtre. Jusque-là une foule de questions tournoyaient dans sa tête, mais à présent une seule le préoccupe : comment une ombre peut-elle surgir à cet endroit ? Il n'y a pas d'angle, pas de recoin caché, pas de contre-allée. Baignée d'une ambiguë clarté couleur jonquille, la rue Berthe s'offre dans un silence de mort. Sans réponse.

Dans les laboratoires de l'identification criminelle, on ne tarde pas à tomber sur la première trouvaille importante. Il s'agit d'une carte bancaire, cousue à l'intérieur de la manche droite du manteau de la victime. Il l'avait manifestement cachée là en cas de besoin. Le recouplement des éléments progresse vite et sans difficulté. Le mort est Gunnar Richter, ressortissant allemand, âgé de soixante et un ans, entrepreneur de son métier, domicilié à Perpignan, dans le Sud de la France. Les ordinateurs

et les téléphones de la police se mettent immédiatement au travail. La première information intéressante est que Gunnar Richter est propriétaire d'un logement à Paris. Il s'agit d'un petit appartement de deux pièces, au numéro 46 de la rue Durantin, à Montmartre.

Hier après-midi, un peu avant cinq heures, il s'y est présenté, vêtu d'un manteau marron foncé et portant une grosse valise en cuir. À première vue, il avait l'allure classique d'un voyageur fatigué. Le nouveau gestionnaire de l'immeuble, qui ne l'avait encore jamais rencontré, l'attendait comme convenu dans l'entrée du bâtiment. Il lui a souhaité la bienvenue et lui a demandé s'il était venu à Paris pour affaires. Gunnar Richter a toussoté et s'est enquis de savoir s'il devait encore de l'argent ou s'il y avait quoi que ce soit à régler à propos de l'appartement. Il était évident qu'il n'avait aucune envie de bavarder. Le gestionnaire lui a répondu que tout avait été payé en temps et en heure, puis les deux hommes se sont salués d'une rapide poignée de mains. Leur rencontre n'a pas duré plus d'une minute.

Le samedi matin avant l'aube, l'inspecteur Maxime Tullier se trouve dans l'appartement de la rue Durantin, avec deux hommes de la cellule d'identification qui l'aident dans son enquête. Tous portent des gants et des couvre-chaussures. Sur le lit est ouverte la volumineuse valise de Gunnar Richter, qui a l'air presque vide, avec ses quelques vêtements et son nécessaire de toilette. Dans la poche intérieure d'un blouson, ils découvrent le seul élément intéressant, un bloc à couverture bleue recelant neuf croquis, séparés les uns des autres par plusieurs feuilles blanches. Tous les dessins géométriques inintelligibles éparpillés dans ces pages ont été réalisés au crayon. Que représentent-ils ? Aucun des trois hommes ne parvient à le dire avec certitude.

Il pourrait aussi bien s'agir de pyramides écroulées que d'ossements d'éléphants disposés dans un certain ordre ou d'esquisses préparatoires pour la construction d'une machine inconnue.

Sur la dernière page apparaît une silhouette féminine avec de longs cheveux. C'est la seule et unique figure humaine de tout le bloc. Les traits du crayon se font ici plus fermes et plus assurés. Il semble que cette fois le dessinateur a représenté quelque chose qu'il voyait réellement. La vieille Africaine maigre et noire, vêtue d'une djellaba, se tient devant une case à toit de chaume, les bras croisés sur la poitrine. L'étrange est que, malgré la fidélité manifeste du dessin, cette femme n'a pas d'yeux.